

Emmanuel Todd

**Où en
sommes-
nous ?**

UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE HUMAINE

**EMMANUEL
TODD**

SEUIL

OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Une esquisse de l'histoire humaine

EMMANUEL TODD

OÙ EN SOMMES-NOUS ?

Une esquisse de l'histoire humaine

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Cartes et graphiques : Légendes Cartographie

ISBN 978-2-02-131903-3

© Éditions du Seuil, août 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Laurent

Introduction

Différenciation des structures familiales et inversion de l'histoire

Un étrange sentiment d'impuissance règne en Occident, dans le contexte d'une révolution technologique qui semblait au contraire rendre tout possible. Marchandises, images et paroles circulent librement et rapidement. Nous sentons venir une révolution médicale qui permettra un allongement prodigieux de la vie humaine. Les rêves prométhéens s'enchaînent. Entre 1999 et 2014, la proportion d'utilisateurs d'Internet dans le monde est passée de 5 % à 50 %. Les pays ont été transformés en villages et les continents en cantons.

Dans les pays les plus développés pourtant, le sentiment d'un déclin et d'une incapacité à l'enrayer se répand. Aux États-Unis, le revenu médian des ménages est tombé, durant la même période, de 57 909 à 53 718 dollars¹. La mortalité des Américains blancs de 45-54 ans a augmenté². La révolte de l'électorat blanc a conduit, en novembre 2016, à l'élection d'un candidat improbable, inquiétant, Donald Trump.

De diverses manières, les autres démocraties semblent suivre l'Amérique sur cette trajectoire économique et sociale régressive. La montée des inégalités et la baisse du niveau de vie des jeunes générations sont des phénomènes presque universels. Des formes politiques populistes d'un genre nouveau se dressent un peu partout contre l'élitisme des classes supérieures. Nous sentons toutefois des variantes dans ces imitations. Tandis que le Japon semble vouloir se replier sur lui-même, l'Europe, désormais pilotée par l'Allemagne, se transforme en un immense système hiérarchique, plus fanatique encore que les États-Unis de la globalisation économique.

1. « Real Median Household Income in the United States », Federal Reserve Bank of St Louis.

2. « Rising Morbidity and Mortality in Midlife Among White Non-Hispanic Americans in the 21st Century », *PNAS*, www.pnas.org/cgi/doi/10.1073/pnas.1518393112.

Il n'y a pas de mystère économique

L'explication économique de ces phénomènes est aisée. L'analyse critique en a largement fait le tour depuis le début des années 1990. Le libre-échange et le libre mouvement du capital, s'ils permettent une remontée du taux de profit, entraînent aussi une dépression des revenus ordinaires, une progression des inégalités, une insuffisance de la demande globale, ici planétaire, et, au terme d'une course folle, le retour des crises économiques. Bien loin d'être émancipé par la technique, l'homme du monde le plus avancé repasse donc sous le joug. Insécurité de l'emploi, baisse du niveau de vie, allant parfois jusqu'à celle de l'espérance de vie : notre modernité ressemble fort à une marche vers la servitude. Pour qui a connu le rêve d'émancipation des années 1960, le basculement, en une génération à peine, est stupéfiant.

Ceux qui s'intéressent à la mécanique économique de ces phénomènes disposent d'une abondante littérature. Citons, par exemple, les livres de Joseph Stiglitz, Paul Krugman et de Thomas Piketty pour la dynamique de l'inégalité et ses effets dépressifs¹. Notons que certains économistes ont mené leur discipline à ses limites : James Galbraith en révélant que les ultralibéraux comptaient désormais beaucoup sur l'État pour s'enrichir, Pierre-Noël Giraud en démontrant que la logique de l'*homo oeconomicus* pouvait conduire à affirmer l'existence, ici et là, d'« hommes inutiles² ».

Reste que la plupart des économistes issus de l'establishment sont faibles, inexistant même parfois, dans la critique du libre-échange. Ils n'osent pas suggérer sa modération par quelques mécanismes de contrôle. Trop d'audace mettrait en péril leur position dans l'Université, ou pire, dans le système de distribution des prix de la profession³. Cette passivité n'est pas une grande perte théorique. Nous trouvons tout ce qu'il faut sur les effets réels du libre-échange dans le *Système national*

1. Joseph Stiglitz, *Freefall. America, Free Markets and the Sinking of the World Economy*, New York, Norton, 2010 ; Paul Krugman, *End this Depression Now !*, New York, Norton, 2012 ; Thomas Piketty, *Le Capital au xx^e siècle*, Paris, Seuil, 2013.

2. James K. Galbraith, *The Predator State*, New York, Free Press, 2008 (*L'État prédateur*, Paris, Seuil, 2009) ; Pierre-Noël Giraud, *L'Homme inutile*, Paris, Odile Jacob, 2015.

3. Joseph Stiglitz et Paul Krugman ont entamé leur carrière « critique » après l'obtention du prix Nobel d'économie, attribué par la Banque royale de Suède, mais, même après qu'ils ont été libérés du souci d'atteindre à la reconnaissance suprême, ils n'ont pu transgresser ce tabou fondamental.

d'économie politique de Friedrich List, qui date de... 1841, ouvrage classique auquel nous pouvons ajouter quelques articles de Keynes et un livre plus récent de Ha-joon Chang, un Coréen installé à Cambridge, en Angleterre¹. Dans *L'Illusion économique*, j'avais souligné en 1997 l'effet dépressif du commerce non régulé sur une économie globalisée². Nous pouvons aussi nous rappeler, tout simplement, qu'Adam Smith n'envisageait pas dans *La Richesse des nations* un déchaînement libre-échangiste qui nierait la réalité des nations et de leurs intérêts supérieurs.

En dépit de la qualité de tous ces travaux, il nous faut admettre que la régression du monde avancé n'est pas, en tant que phénomène purement économique, un sujet d'étude bien intéressant. Ce qui ne cesse de me fasciner en revanche, c'est le sentiment d'impuissance qui persiste malgré l'effort de compréhension : nous disposons du diagnostic mais ne faisons rien, nous assistons passivement au déroulement de la séquence économique.

La grande récession avait donné, en 2008-2009, l'impression qu'un retour à un mode d'action de type keynésien lié à la restauration de barrières tarifaires était nécessaire. L'insuffisance de la demande est en effet la préoccupation centrale de la fameuse *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, et un minimum de bon sens conduit à la conclusion que, sans protectionnisme, la relance intérieure finit par fabriquer de la demande pour les voisins plutôt que pour soi-même. Les journaux américains, anglais ou français ont un court moment communié dans la célébration du « come-back » de Keynes. Robert Skidelsky, le plus grand de ses biographes, écrit même un *Keynes. The Return of the Master*³.

Dès les années 2010-2015, pourtant, nous avons dû constater l'évaporation de cette lucidité. Durant les élections américaines de 2016, l'irruption du débat sur le libre-échange et le protectionnisme, porté par Bernie Sanders et Donald Trump, a donc pris journalistes et politiques de l'establishment par surprise et mis les économistes labellisés fort en

1. Friedrich List, *Système national d'économie politique*, Paris, Gallimard, 1998 ; John Maynard Keynes, *La Pauvreté dans l'abondance*, Paris, Gallimard, 2000 ; Ha-joon Chang, *Kicking away the Ladder. Developmental Strategy in Historical Perspective*, Londres, Anthem Press, 2003.

2. Emmanuel Todd, *L'Illusion économique*, Paris, Gallimard, 1998 et 1999, notamment au chapitre VI.

3. Robert Skidelsky, *Keynes. The Return of the Master*, New York, Public Affairs, 2009.

colère. 16 Prix Nobel et 200 membres des plus prestigieuses universités américaines ont ainsi pétitionné contre Trump et en faveur du libre-échange, sans d'ailleurs parvenir à convaincre un peuple américain dont les conditions de vie, insensibles aux beautés de la théorie, se dégradent. Comment expliquer aujourd'hui le retard intellectuel persistant des élites spécialisées qui, aux États-Unis et en Europe, après avoir nié les effets mortifères du libre-échange, nient désormais l'élection de Trump ? Comment expliquer ce refus multidimensionnel de la réalité du monde, par des gens sérieux qui ont fait de bonnes études ? Voilà le vrai mystère.

Entre 2010 et 2016, donc, la marche à l'inégalité a repris son cours et l'insuffisance mondiale de la demande est toujours plus menaçante. Le taux de croissance des pays émergents a baissé, pour tendre vers zéro au Brésil. La Chine elle-même, usine du monde, suffoque dans une pollution industrielle digne du XIX^e siècle et oscille au bord du gouffre, sur le point de s'enfoncer dans une crise aux conséquences géopolitiques incalculables. Dans ce monde économique qui patage, et dont les systèmes politiques se détraquent, on nous avertit, un peu plus chaque jour, que le populisme menace nos « valeurs » et que nous devons les défendre. Mais quelles valeurs, au fond ? L'inégalité ? La pauvreté ? L'insécurité ? Ah non, pardon, la « démocratie libérale », concept désormais creux, vidé de ses valeurs fondatrices, que furent la souveraineté du peuple, l'égalité des hommes et leur droit au bonheur.

Ce que nous devons expliquer n'est donc pas à strictement parler d'ordre économique. C'est bien plutôt l'impossibilité d'une prise de conscience réelle, c'est-à-dire suivie d'action, que l'historien du présent doit comprendre. Mais il nous faut, pour y parvenir, admettre que le mouvement de l'histoire ne se limite pas à la sphère économique et que certaines transformations vitales se produisent dans des couches plus profondes de la vie sociale.

Les structures que je vais évoquer sont banales, évidentes même, mais nous allons devoir admettre qu'elles sont plus déterminantes encore pour l'action des hommes que l'économie : l'éducation, la religion, la famille, la nation enfin, qui ne représente que la forme tardive et actuelle de l'appartenance au groupe, inclusion sans laquelle la vie d'*homo sapiens* n'a pas de sens.

Je vais ici proposer une vision anthropologique de l'histoire, mais, je le précise d'emblée, sans professer le moindre mépris pour l'économie :

la nullité des économistes issus de l'establishment, universitaires ou mercenaires de la banque, ne doit pas nous conduire à rejeter l'analyse économique. Gardons précieusement à l'esprit le postulat si utile de l'individu rationnel, cet *homo oeconomicus* égoïste, mais n'oublions jamais qu'*homo oeconomicus* n'agit pas dans le vide, que ses capacités et ses buts sont définis par le groupe, la famille, la religion et l'éducation. Il existe bien une logique des marchés. Il est même vrai, comme l'avait affirmé Bernard Mandeville en 1714 dans *The Fable of the Bees : or, Private Vices and Public Benefits*, que le capitalisme utilise ce qu'il y a de moins altruiste en l'homme, de pire au point de vue moral, pour faire fonctionner le système productif le plus efficace. Adam Smith a donné en 1776, dans *The Wealth of Nations*, une vision moins agressive de cette optimisation économique par agrégation des égoïsmes individuels. Mais justement, la problématique morale de Smith doit nous inciter à explorer les profondeurs d'une vie sociale plus vaste que celle qui est engagée par le système économique, là où se produisent les transformations mentales qui définissent les conditions du mouvement économique.

La crise des pays avancés

Il est tellement facile, en 2017, de montrer que l'immense bouleversement du monde que nous avons sous les yeux, l'économie politique ne saurait le saisir. Pour le comprendre, nous nous en tiendrons aux pays les plus avancés. Les difficultés actuelles du Brésil et de la Chine nous débarrassent de l'illusion d'une histoire qui serait désormais déterminée par les pays en rattrapage. C'est aux États-Unis, en Europe, au Japon qu'ont été définies les règles du jeu de la globalisation économique. C'est cette « triade » qui a, depuis 1980, mis au travail les populations actives récemment alphabétisées du tiers-monde, écrasant ses propres salaires ouvriers et relevant globalement, c'est le cas de le dire, le taux de profit. La domination du monde avancé vieillissant s'exprime peut-être encore mieux par sa capacité à attirer des actifs formés ailleurs, pompant à sa périphérie, au gré de ses besoins, ouvriers, techniciens, informaticiens, infirmières, artistes et médecins, assurant ainsi sa propre survie par une véritable prédation démographique. Ce pillage des ressources humaines est beaucoup plus

grave que celui des ressources naturelles, parce que, à une certaine échelle, il met en péril le développement des pays qui décollent en les privant de leurs cadres et de leurs classes moyennes.

Le pouvoir mondial ne s'est donc pas déplacé de façon décisive. C'est d'ailleurs en Russie, vieille puissance européenne, que la seule force indépendante du système globalisé a réussi à se maintenir. Les acteurs de la Seconde Guerre mondiale sont toujours aux commandes de l'histoire mondiale. Mais ils vivent eux-mêmes un basculement d'une ampleur telle qu'il faut parler d'une mutation anthropologique, comparable à la révolution néolithique plus encore qu'à la révolution industrielle. Comme la sédentarisation et l'agriculture, la transformation en cours bouleverse le mode de vie de l'espèce humaine dans toutes ses dimensions. Évoquons ses éléments les plus importants.

- *Enrichissement massif* de tous, mais particulièrement des classes moyennes et des milieux populaires, entre 1920 et 1960 aux États-Unis, entre 1950 et 1990 en Europe et au Japon, hausse soudaine du niveau de vie dont les effets psychologiques sont innombrables.

- *Baisse brutale de la fécondité entre 1960 et 1980.*

- *Accroissement de la longévité* et vieillissement des populations à une échelle jamais vue dans l'histoire. L'âge médian des Européens a oscillé entre 20 et 25 ans jusqu'au milieu du xx^e siècle. Il est, en 2015, de 41,7 ans. Celui des Anglais qui firent la révolution de 1688 était d'environ 25 ans¹. La révolution industrielle l'a fait baisser outre-Manche à 20 ans en 1821, et il y était toujours de 22 ans en 1871. Mais il atteint 40 ans en 2015. En 1900, l'âge médian des Américains était de 22,9 ans, en 1950 de 30,2 ans. La hausse de la fécondité d'après-guerre l'a ramené temporairement à 28,1 ans vers 1970. Il remonte à 38,3 ans en 2015, soit une hausse de 10 ans en à peine 45 ans.

- *Hausse spectaculaire du niveau éducatif.* Le développement des systèmes éducatifs secondaires et supérieurs – dès l'entre-deux-guerres aux États-Unis, après 1950 en Europe et au Japon – a conduit à une stratification culturelle nouvelle avec, tendanciellement, 40 % d'éduqués supérieurs, 40 % d'éduqués secondaires longs et 20 % d'un « reste »

1. Estimation d'après la structure par âge de la population donnée par Tony Wrigley et Roger Schofield dans *The Population History of England, 1521-1871*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 203, 204-205, et 218.

s'étagant entre « sans diplômés » et « analphabètes fonctionnels ». D'importantes variations nationales sont ici observables.

- *Dépassement éducatif des hommes par les femmes* avec, ici encore, d'importantes divergences entre les nations avancées. C'est la mutation la plus impressionnante aux yeux d'un spécialiste des structures familiales.

- *Effacement terminal de la religion*, y compris sans doute aux États-Unis.

- *Effondrement du modèle de mariage hérité des temps religieux*.

On pourrait allonger la liste et multiplier les exemples de transformations fondamentales.

Tableau 0.1. Espérance de vie et vieillissement

	Espérance de vie 2015		Âge médian		Vieillissement 1950-2015 en années
	Hommes	Femmes	1950	2015	
États-Unis	76	81	30,0	38,3	8,3
Royaume-Uni	79	83	34,9	40,0	5,1
Australie	80	84	30,4	37,5	7,1
Canada	79	84	27,7	40,6	12,9
Allemagne	78	83	35,3	46,2	10,9
Suède	80	84	34,2	41,0	6,8
Japon	80	87	22,1	46,5	24,4
Corée du Sud	79	85	19,0	40,6	21,6
France	79	85	34,7	41,2	6,5
Italie	80	82	28,6	45,9	17,3
Espagne	80	85	27,5	43,2	15,7
Russie	65	76	23,3	38,7	15,4
Chine	73	78	23,7	37,0	13,3
Moyen-Orient	71	76	20,8	26,3	5,5

Sources : Données ONU.

La prise en compte de ces mutations, présentées ici dans le désordre, mène à une vision singulièrement enrichie de l'individu unidimensionnel des économistes : nous pouvons conserver l'hypothèse d'une rationalité du comportement de l'homme tout en nous demandant ce qu'il advient de ses objectifs existentiels lorsqu'il devient, statistiquement, plus riche, plus vieux, plus éduqué, plus féminin, plus rare...

C'est bien entendu dans l'observation de l'évolution de ces individus réels que nous allons découvrir les conditions historiques du sentiment d'impuissance qui a envahi les sociétés les plus avancées. Pour l'atteindre dans sa complexité, nous allons devoir ajouter à l'économie trois champs d'investigation, marqués du sceau de l'évolution : l'éducation, la religion et la famille. L'appartenance au groupe national, elle, est une constante, un élément structurel dont nous devons mesurer l'action en nous interdisant de fantasmer sur sa possible disparition, à rebours du rêve ultime de l'idéologie globalisatrice. Et donnons tout de suite la bonne réponse à la question posée en ouverture de ce livre : si nous ne comprenons pas ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, c'est parce que l'économie, en tant qu'idéologie dominante, est une magicienne de la fausse conscience, qui fait obstacle à la description complète du monde, et, qui, lorsque la réalité filtre, déclare secondaire ce qui est primordial, ou mieux, prend l'effet pour la cause et la cause pour l'effet.

***Conscient, subconscient et inconscient des sociétés :
économie et politique, éducation, famille et religion***

Un modèle simplifié pastichant une topique freudienne permet de procéder à une représentation par couches des sociétés humaines et de leur mouvement. À la surface de l'histoire, nous trouvons ce qui est conscient, l'économie des économistes, dont les médias nous parlent quotidiennement, dont l'orthodoxie néolibérale nous assure, en un bizarre retournement du marxisme, qu'elle est déterminante. La politique relève aussi du conscient bien sûr, on pourrait même dire du bruyant.

Plus en profondeur, nous trouvons un subconscient de la société, l'éducation, couche dont les citoyens et les commentateurs peuvent percevoir l'importance quand ils pensent à leur vie réelle, mais dont l'orthodoxie se refuse à admettre pleinement le caractère déterminant, l'action puissante sur la couche consciente. Les parents savent bien que le destin de leurs enfants – réussite, survie ou naufrage économique – dépendra de leur performance scolaire. Chacun peut sans peine concevoir qu'une société efficace sur le plan éducatif réussira économiquement. Les succès scolaires finlandais ou coréens expliquent des trajectoires économiques exceptionnelles. Dans la mesure où l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) a fait de la comparaison des performances éducatives des nations une de ses préoccupations statistiques, on peut affirmer que le subconscient n'est désormais plus très loin du conscient, même si cette bureaucratie intellectuelle a du mal à admettre que la performance éducative dépend davantage des traditions religieuses et familiales que de l'investissement économique.

Car, plus en profondeur encore, il y a le véritable inconscient des sociétés, la famille et la religion, en leur interaction complexe.

Les structures familiales – autoritaires ou libérales, égalitaires ou inégalitaires, exogames ou endogames selon le pays – conditionnent, à l'insu des acteurs, valeurs politiques et performances éducatives. J'avais formulé cette double hypothèse au début des années 1980 dans deux livres, *La Troisième Planète. Structures familiales et systèmes idéologiques* (Seuil, 1983) et *L'Enfance du monde. Structures familiales et développement* (Seuil, 1984)¹.

J'avais, en effet, constaté que la carte du communisme achevé de la fin des années 1970 s'emboîtait dans celle d'un système familial paysan spécifique, présent en Russie, en Chine, au Vietnam, en Yougoslavie, en Albanie, forme qui associait un père à ses fils mariés, autoritaire pour ce qui concerne les rapports entre parents et enfants, égalitaire dans les rapports entre frères. Autorité et égalité représentent bien le noyau dur de l'idéologie communiste et la coïncidence entre famille et idéologie n'était pas difficile à expliquer. Elle résultait d'une

1. Réédités en 1999 en un seul volume, *La Diversité du monde. Structures familiales et modernité*, Paris, Seuil, et « Points Essais » n° 821, 2017.

séquence simultanément historique et anthropologique : urbanisation et alphabétisation décomposent la famille paysanne communautaire ; celle-ci, désintégrée, relâche dans la vie sociale générale ses valeurs d'autorité et d'égalité ; l'individu, émancipé de la contrainte paternelle, cherche un substitut à sa servitude familiale dans l'adhésion au parti unique, dans l'intégration par l'économie centralisée, dans le contrôle par le KGB dans le cas russe.

Partant de cette constatation empirique très simple, et de son explication, j'avais généralisé le résultat obtenu pour le communisme aux idéologies concurrentes de l'époque du décollage éducatif et économique, puis associé chacune d'entre elles – social-démocratie, démocratie chrétienne, anarchisme, nationalisme ethnocentrique, libéralisme pur anglo-américain, libéralisme égalitaire français – à une structure familiale sous-jacente.

Le dynamisme éducatif – le subconscient modernisateur, l'un des agents principaux de la rupture du système anthropologique traditionnel – paraissait, quant à lui, maximal dans les régions dominées par des systèmes familiaux autoritaires et favorables, ou en tout cas point trop défavorables, aux femmes – en Allemagne, Suède, Japon, Corée, Finlande. Mais, partout, un mécanisme de diffusion conduisait, quel que soit le type familial, à l'alphabétisation de masse, réalisée en Europe entre la Réforme protestante du xvi^e siècle et le milieu du xx^e siècle.

À ma très grande surprise, cette identification d'un inconscient familial de la vie idéologique, auquel j'étais parvenu de manière purement empirique, suscita une résistance, un rejet même, du côté des chercheurs en sciences humaines, particulièrement dans les sociétés les plus libres de tempérament et de mœurs. Les réactions à la publication originelle de ces deux titres en français, ainsi qu'à leurs traductions, m'ont convaincu de ce que l'action de la famille était niée avec une vigueur particulière dans les sociétés individualistes, en France et dans le monde anglo-américain notamment. Au Japon, pays de famille-souche où la coutume traditionnelle, samurai ou paysanne, avait désigné un héritier unique, le plus souvent par primogéniture masculine, l'hypothèse familiale ne choquait pas. Les nombreuses conférences que j'ai pu faire en France m'ont révélé une grande réceptivité du Sud-Ouest à l'hypothèse familiale. Mais c'est

que le Sud-Ouest est notre grande région de famille-souche, un petit Japon intérieur, avec ses pôles particulièrement forts du Béarn et du Pays basque.

L'explication du rejet comme de l'acceptation est simple. Dans une culture familiale autoritaire et inégalitaire, la contrainte collective générale qui en résulte est un fait d'évidence et sa « révélation » n'en est pas une. En revanche, dans le monde libéral, l'hypothèse d'une détermination de l'idéologie par la structure familiale heurte de front l'idéologie dominante d'un individu qui se pense autonome, décidant et agissant à sa guise, sans contrainte.

Le paradoxe fondamental d'une théorie qui explique l'idéologie par la famille est qu'elle suggère que *l'adhésion à l'idéal de liberté est elle-même déterminée*. Celui-ci s'épanouit dans les régions de famille nucléaire, forme anthropologique qui ne contient jamais plus qu'un couple conjugal et ses enfants. La famille nucléaire est libérale dans les rapports entre générations, avant l'apparition de toute philosophie politique lockienne ou rousseauiste. Lorsque les paysans des régions concernées apprennent à lire et écrire, ils deviennent actifs politiquement et adhèrent comme « naturellement » à l'idéal de liberté, pourtant prédéterminé. La liberté, politique et économique, s'exprime bien alors dans la vie sociale et dans l'histoire d'une manière tout à fait réelle et concrète ; elle produit de grands effets positifs sur la vie intellectuelle et scientifique. Mais cette liberté n'en est pas moins qu'une illusion. En poussant le raisonnement à l'extrême, on peut affirmer que les hommes et les femmes d'un système familial nucléaire n'ont pas la liberté de construire ensemble une société totalitaire. Une chance pour eux, mais un drame pour les métaphysiciens de la liberté humaine.

Le concept d'inconscient familial s'applique donc pleinement au cas des sociétés libérales. Dans un pays comme le Japon, où la tradition idéologique inclut l'action de la famille, la notion d'inconscient est plus discutable. Elle ne vaut que dans la mesure où le pays demeure officiellement sous la tutelle de l'idéologie libérale imposée par les États-Unis.

Le cas de l'Allemagne, et avec elle d'une bonne partie de l'Europe continentale, est particulier. Le nazisme fut la claire réalisation du potentiel autoritaire et inégalitaire d'une famille-souche très dure,

dans une phase historique de crise religieuse et économique. Mais l'Allemagne eut, après 1945, l'obligation de rentrer dans le rang et de se penser démocratique et libérale à la manière du monde anglo-américain. Elle y réussit beaucoup mieux que le Japon, parce que l'abomination absolue du nazisme conduisit à faire de l'amnésie une thérapie. Dans son cas, la fausse conscience est maximale, mais elle n'est pas isolée en Europe. L'Italie, dont la famille communautaire, prédominante au centre de la botte, a successivement produit le fascisme puis un vote communiste massif, se trouve dans une situation analogue de fausse conscience. Le verbe libéral-démocratique de la classe dirigeante italienne ne reflète aucunement le potentiel hérité des structures familiales anciennes du pays. Et nous verrons, dans l'avant-dernier chapitre de ce livre, comment le retour du refoulé antilibéral européen, qui avait produit entre les deux guerres Mussolini, Salazar, Hitler, Franco et Pétain, explique l'étrange, triste mais logique destin de la zone euro.

La religion, autrefois, relevait du conscient. Elle définissait explicitement le cadre de la vie sociale, particulièrement dans les mondes juif, chrétien et musulman. Le reflux des croyances (la sécularisation) a modifié son statut, la faisant plonger par étapes dans un inconscient presque absolu. Elle n'existe plus guère pour des citoyens qui se pensent athées, laïques et modernes et s'inquiètent de sa persistance dans les populations issues de l'immigration. L'analyse sociologique nous révèle cependant qu'elle continue d'exister chez les citoyens des pays les mieux sécularisés, en creux, comme un vide dont nous devons tenir compte si nous voulons comprendre l'angoisse des sociétés avancées.

Curieusement, ce vide n'est pas partout le même : il se colore de traces importantes et diverses de croyances sociales et de façons d'être héritées des systèmes religieux disparus. J'ai évoqué dans deux livres le comportement social spécifique des provinces françaises où le catholicisme n'est mort que durant les quarante dernières années. J'avais, pour saisir ce phénomène de survie partielle après la mort, défini le concept de *catholicisme zombie*¹. Mais d'autres religions

1. Hervé Le Bras et Emmanuel Todd, *Le Mystère français*, Paris, Seuil/République des idées, 2013, et Emmanuel Todd, *Qui est Charlie ? Sociologie d'une crise religieuse*, Paris, Seuil, 2015.

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

La Troisième Planète

Structures familiales et systèmes idéologiques

« *Empreintes* », 1983

L'Enfance du monde

Structures familiales et développement

« *Empreintes* », 1984

La Nouvelle France

« *L'Histoire immédiate* », 1988

et « *Points Politique* » n° 136, 1990

L'Invention de l'Europe

« *L'Histoire immédiate* », 1990

et « *Points Essais* » n° 321, 1996

Le Destin des immigrés

Assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales

« *L'Histoire immédiate* », 1994

et « *Points Essais* » n° 345, 1997

La Diversité du monde

Structures familiales et diversité

« *L'Histoire immédiate* », 1999

et « *Points Essais* » n° 821, 2017

Le Rendez-vous des civilisations

(avec Youssef Courbage)

Seuil/La République des idées, 2007

nouv. éd., 2011

Le Mystère français

(avec Hervé Le Bras)

Seuil/La République des idées, 2013

« *Points Essais* », n° 783, 2015

Qui est Charlie ?

Sociologie d'une crise religieuse

« *Essais H.C.* », 2015

« *Points Essais* », n° 795, 2016